

LE JOUR NOUVEAU

Direction : Beyrouth Wakfs Tabet
Place des Canous Tél. : 74-04 et 84-41

QUOTIDIEN KURDE

Directeur-Propriétaire : EMIR Dr. KAMURAN AALI BEDIR KHAN

Le Numéro 25 P.L.S. - Abonnement :
Liban-Syrie 25 L.L.S. Etranger 4 L. Stgs

LES KURDES EN REVOLTE

Dans la confusion des nouvelles répandues sur la révolte kurde, un fait s'impose : la révolte présente des Kurdes paraît dépasser en ampleur toutes leurs révoltes passées.

Les Kurdes et leur pays

Les Kurdes, on le sait, occupent le massif montagneux, situé entre la Mésopotamie, le plateau turc et le plateau iranien. Ils s'y sont établis depuis un temps immémorial, peut-être depuis l'aube de l'histoire. Arbelles, une de leurs principales villes (qui a servi de capitale au grand Saladin) est une des villes les plus anciennes du monde. Il y a trois mille ans, elle était un centre religieux, et alors elle était considérée comme une très vieille ville.

Une montagne ne nourrit pas toujours ses hommes ; mais, elle les protège. Les montagnes kurdes ont mal nourri et n'ont pas protégé leurs hommes. Elles servent de passage sanglant à tous les conquérants asiatiques. Crevassees de vallée, divisées intérieurement par des barrières infranchissables, elles ont même développé chez les Kurdes un séparatisme tenace. La tribu a prévenu la naissance d'une patrie.

Par contre, ces montagnes ont fait de leurs habitants une des races les plus vaillantes et les plus vigoureuses du monde, — des hommes aussi solides que les rocs. La guerre est leur grande passion. Et les femmes s'y révèlent aussi endurantes que les hommes.

Drame tragique. Le potentiel national, suffisant pour bâtir une patrie, reste dispersé ou se trouve prodigué dans des luttes intestines ; et le pays est livré aux conquérants.

Les Kurdes et leurs voisins

Ce drame s'intensifie à partir du XVII^e siècle. A l'Ouest et à l'Est, deux empires grandissent, la Turquie et l'Iran, unifiés, organisés, dynamiques. Enclavé au milieu d'eux, le Kurdistan demeure effrité entre ses aghas et ses mullas, qui oppriment leurs sujets et les entraînent tour à tour contre l'Iran et la Turquie, espérant être gratifiés par le vainqueur de l'indépendance ou de l'autonomie. Mais, le vainqueur les considère comme autant de proies à exploiter.

De temps en temps, des héros se lèvent qui fondent des principautés ou des empires prospères : Saladin avait conquis tout le Proche-Orient. Mais, la conscience nationale manque au peuple. Ces héros sont généralement exécutés ou exilés : Leur œuvre disparaît avec eux.

Ainsi vécut le Kurdistan jusqu'au XX^e siècle, intérieurement partagé en principautés, et, par voie de conséquence, extérieurement partagé entre ses puissants voisins.

Un poète Kurde, Ahmedé Khani, a exprimé en de versets touchants cette double misère du séparatisme intérieur et de l'oppression étrangère : « Quand est-ce que notre disgrâce sera mûre et tombera en décadence ? Est-ce que la fortune nous sera amie et alors-nous un jour nous réveiller du sommeil ? Un conquérant sortira-t-il de parmi nous et un roi se révélera-t-il à nous ? Si nous avons un roi, notre argent deviendrait de la monnaie frappée et ne resterait point ainsi sous la domination du Turc... Dieu l'a fait ainsi : il a posé ce Turc, ce Persan et cet Arabe au-dessus de nous... — Ainsi chantait Ahmedé Khani au XVIII^e siècle.

Deux siècles plus tard, le Kurdistan était encore disloqué, et le Turc, le Persan et l'Arabe restaient au-dessus de lui : à la fin de la première Grande-Guerre, sur une superficie de 530.000 Km², 220.000 étaient englobés par la Turquie, 190.000 par l'Iran, 105.000 par l'Irak.

W. R. Hay, officier britannique, qui a vécu deux ans au Kurdistan et qui l'a bien connu, a écrit à cette époque : « Comme race, les Kurdes ne forment pas une entité politique. Ils sont une agrégat de tribus sans cohésion ; et ils sont peu enclins à la cohésion... Le jour où la conscience nationale des Kurdes se réveillera et où ils s'uniront, les Etats turc, iranien et irakien tomberont en poussière devant eux. Ce jour est encore lointain. » (W. R. Hay, « Two Years in Kurdistan », London 1921, p. 35-36).

L'origine des révoltes

Privés de conscience nationale, longtemps soumis à la sujétion de leurs voisins, les Kurdes sont pourtant demeurés irréductibles. La diplomatie ni la violence ne réussissent à les amalgamer avec les vainqueurs. Ils continuèrent à être les enfants de la montagne, dominés par deux passions maîtresses : la guerre et la liberté. Leurs révoltes, depuis 1918, bien que sporadiques, sont ininterrompues. Elles tendent à briser le joug extérieur.

Plusieurs éléments expliquent cette attitude hostile et irréductible. D'abord la race. Les Turcs sont des Touraniens, les Irakiens, des Sémites, les Kurdes, des Aryens. Ces races n'ont pas pu vivre ensemble.

Ensuite le tempérament, conditionné par l'habitat et la race. Le Kurde, montagnard et guerrier, est plus taciturne, plus actif et plus avare que l'Irakien aïabe ; c'est un homme fier et violent, d'une morale sexuelle très élevée, « vivant encore dans l'âge d'or, dans la pureté simple et la sauvage naïveté de l'humanité primitive. »

L'Arabe, d'une morale moins rigoureuse, est généreux, gai, loquace et humoriste. Il hait le Kurde, qui le méprise : « Il y a trois misères dans le monde : les Kurdes, les montagnards et les sauterelles ». C'est un proverbe irakien.

Des antagonismes analogues opposent les Kurdes aux Turcs et aux Iraniens.

Hamilton, un Néo-Zélandais, qui, lui aussi, a connu de près ces peuples, estime qu'il sera bien difficile aux Kurdes de se fondre avec leurs voisins. Après tout, on ne peut pas obliger deux races à s'aimer et à vivre ensemble. Sinon, c'est l'oppression et par conséquent la révolte.

Vers une solution ?

Pendant que nous écrivons ces lignes, la bataille, dans les montagnes du Kurdistan, s'étend de tous côtés : elle a déjà franchi les frontières iraniennes et sans doute aussi les frontières turques elles-mêmes. Dans le Nord de l'Iran, les rebelles descendent la photo du Shah et érigent à sa place leurs emblèmes nationaux. Le fait est que, depuis la première Grande-Guerre, chaque révolte englobe graduellement plus de partisans et coûte plus cher à réduire.

Les guerres humaines se terminent habituellement par une victoire et une défaite, — suivies par un surcroît d'oppression et un surcroît de haine. Après la révolte de 1924-1925 en Turquie, il fut défendu aux Kurdes de prononcer le mot « Kurde », « Kurdistan » sous peine de mort. Cela n'a d'ailleurs rien arrangé, et la haine accumulée par ces mesures éclate aujourd'hui avec force.

Si la révolte présente suit son cours, quelle qu'en soit l'issue, il y aura des vainqueurs aveuglés et des vaincus désespérés. Et la lutte devra recommencer. La violence ne résoud pas les différends. Elle les envenime.

Verrons-nous les Etats neutres du Proche-Orient intervenir pour remplacer par l'équité et la tolérance l'emploi de la force armée ? Dans la Grande revue *Al-Hilal* d'octobre 1937, M. Azzam bey, le secrétaire de la Ligue arabe, étudiant le problème kurde, écrivait des paroles fort sages : « Pour réaliser un Proche-Orient paisible, disait-il, il faut permettre aux Kurdes de décider de leur propre sort. Le choix doit leur être laissé de s'intégrer dans l'Unité Arabe ou de former une Entité indépendante ».

Souhaitons que l'appel de M. Azzam bey soit entendu.

La solution préconisée par lui pourrait être modifiée. L'essentiel est qu'une solution étudiée résolve équitablement les problèmes du Proche-Orient.

On ne peut pas laisser indéfiniment 9 millions de montagnards turbulents, et de plus en plus unis, dans l'alternative de subir un joug qu'ils haïssent ou de troubler la vie des peuples avoisinants.

Le Proche-Orient a plus que jamais besoin de paix et de cohésion. Il ne doit pas se quereller, mais collaborer.

Mansour CHALLITA

Le Major Bolton et les Kurdes.

Suite

Le paysan kurde peut, aux yeux d'un étranger, paraître d'esprit lent et lourd et de sens estompés. Comme d'autres peuples montagnards, il est très morose mais, quoi qu'étant très rude et mal dégrossi, il est naturellement intelligent et il possède un grand bon sens ; comme l'illustre l'histoire suivante : Un officier de la R.A.F. montrait à un agha de la tribu Pichdar un grand avion de transport de troupes. Après avoir longuement commenté les merveilles du moteur, la taille, le poids, la vitesse et le nombre d'hommes armés pouvant être transportés, l'officier crut devoir impressionner encore davantage l'agha qu'il croyait n'être qu'un primitif sauvage et il conclut : Et toute cette énorme machine vole dans l'air ! ». L'officier fut un peu déconcerté par la brève réponse de l'agha : « Evidemment, puisque c'est pour cela qu'on l'a construite ».

Tous les Kurdes sont sujets à des impulsions violentes qui se manifestent souvent et de façon parfois très inattendue.

Rich, un des premiers explorateurs du Kurdistan raconte qu'un chef de la tribu Khochnaou s'énerma tellement au sujet d'une mouche qui se posait sur sa paupière qu'il tira son poignard et se creva l'œil. Tout Kurde porte le long Kandjar (poignard) courbe dans sa large ceinture. Quand il se déplace ou quand il accompagne un chef de tribu ou même quand il se trouve dans la Maison de réception, il se munit d'un baudrier rempli de cartouches et porte le fusil sur l'épaule. Les plus heureux sont ceux qui possèdent un revolver. Le simple membre d'une tribu ne comprend rien aux procédures compliquées qui caractérisent une administration bureaucratique ; sa conversation est simple et directe et quand il remarque que son interlocuteur « cultivé » peut l'attirer dans un piège, sa réaction spontanée est de porter la main aux armes qu'il porte. Le Kurde fait appel à son arme qu'il considère comme le plus sûr ami dans les moments difficiles.

La société kurde est bâtie principalement sur les principes de la tribu mais, quoique l'origine de ce genre d'existence soit primitive, l'organisation actuelle des tribus ne peut être rapportée à une époque très ancienne. Dans une liste des 18 principales tribus kurdes établie au dixième siècle par l'historien arabe Massoudi, seuls deux ou trois noms ont laissé des traces jusqu'à ce jour. Dans une liste du 14^e siècle, nous trouvons quelques noms qui ressemblent à des noms de tribus actuelles, et on peut admettre que quelques familles kurdes retracent leur origine jusqu'à l'époque des Califes Omayyades. Beaucoup de chefs de tribus kurdes d'aujourd'hui se distinguent des autres membres de leurs tribus et il est possible qu'ils soient les descendants de puissantes familles qui, dans le passé auraient envahi le territoire de ces tribus et seraient appropriés leurs terres ; dans de pareils cas, le chef est propriétaire terrien et l'organisation sociale est plutôt féodale que tribale. Mais, dans les régions montagneuses qui sont plus isolées, les chefs de tribus ne se distinguent des autres membres que du fait qu'ils sont les chefs de familles ayant acquis de la considération par leurs exploits guerriers. La position de l'agha ressemble beaucoup à celle du baron féodal en Angleterre médiévale. La justice dans les tribus, s'administre suivant les anciennes lois de la tribu, basées surtout sur le Coran et sur le principe de l'« Œil pour œil, dent pour dent ». Avec l'intervention croissante, parmi les Kurdes, d'administrations étrangères, les attributions des aghas et des institutions tribales tendent à diminuer. Il est intéressant de noter que le gouvernement iraquien continue à distinguer entre un meurtre commis sous le régime tribal et un meurtre ordinaire. Dans le premier cas, le meurtrier n'est passible que de deux ans de prison au maximum, dans le deuxième cas, il est puni de mort (1)

On peut diviser les Kurdes en sédentaires, semi-sédentaires et nomades. Parmi les premiers, on compte les habitants des villes et des villages ; beaucoup d'entre eux n'appartiennent à aucune tribu et ils sont habituellement les métayers ou les locataires d'un agha ou d'un notable habitant la ville. Aux époques critiques, ces sédentaires invoquent, généralement la protection de l'agha de la tribu la plus proche. Les tribus semi-sédentaires quittent, à certaines époques, leurs villages pour mener leurs troupes au pâturage. Dans une certaine mesure, la majorité des tribus kurdes est semi-sédentaire, en tout cas celles qui habitent la montagne, qui presque toutes quittent leurs villages au printemps et pendant les premiers mois d'été, et montent aux hautes altitudes où, dès la fonte des neiges, apparaissent de frais pâturages au moment où ceux qui sont plus proches des villages sont déjà rasés par les troupes ou brûlés par les ardeurs de l'été. Parmi les tribus nomades d'Irak, la tribu Haraki passe pour la plus grande et la plus importante ; sont aussi noma-

des certaines fractions des tribus Djaf de la région de Souleymanié. Les nomades vivent toute l'année sous la tente. La tribu Haraki est fameuse pour son courage et son endurance. Chaque année, cette tribu descend des hautes montagnes qui longent la frontière persane, entre le lac d'Ourmia et Rouwandouz, avec ses immenses troupes, vers les pentes moins élevées des rives du fleuve le Grand Zab. Une des principales causes de conflits au Kurdistan provient des questions des droits de pâturage. Pour cette raison, les tribus nomades constituent pour le gouvernement un problème difficile. C'est surtout pour cela et parce qu'il est difficile pour un régime bureaucratique de traiter avec les nomades que les gouvernants des états que la chose intéresse ont accumulé les obstacles pour limiter ces migrations annuelles et qu'ils ont encouragé les nomades à abandonner graduellement leurs pâturages d'été qui se trouvent souvent au delà de la frontière. Ces nomades ont donc tendance à devenir semi-sédentaires et les semi-sédentaires se fixent peu à peu au sol. Aux yeux de tout observateur qui a vécu parmi les nomades kurdes ou arabes et qui est capable d'apprécier leur vie saine et libre, cette évolution apparaît comme regrettable, surtout s'il prend en considération le fait que l'homme est d'autant moins heureux qu'il est plus « cultivé ». Je suis moi-même convaincu, sur base de mon expérience d'Asie et d'Afrique, que les hommes les plus heureux de la terre sont ceux qui mènent la vie la plus primitive. Mais l'instinct naturel de l'homme aspire aux choses qui lui semblent être le résultat du progrès humain et la tendance générale de l'évolution nous éloigne de plus en plus de l'état primitif idéal à propos duquel on peut dire sans réserve : « moins de science, moins de soucis ». Il est un fait que les gouvernements constitutionnels modernes signifient la fin du nomadisme. Avec la pénétration graduelle de l'éducation et le développement des voies de communication, les hommes se fixent de plus en plus au sol et la superficie des pâturages ouverts aux nomades diminue. A mesure que la surveillance exercée par le gouvernement augmente, s'élève le montant des taxes imposées aux nomades en contre-partie de leurs droits de pâturage et d'eau ; bien plus, les mouvements des nomades sont limités par les règlements concernant le passage des frontières, de sorte que les troupes ne peuvent plus atteindre les anciens pâturages. Du point de vue économique, la vie du nomade devient intolérable et il est donc forcé d'abandonner graduellement son genre de vie.

Les Kurdes n'ont jamais connu, en tant que peuple, l'unité ou l'indépendance mais, à diverses époques, des chefs de tribus et des princes kurdes doués de qualités exceptionnelles sont parvenus à fonder des états indépendants dans telle ou telle partie du Kurdistan. Ces états ne se sont que bien rarement maintenus après la mort de leurs fondateurs. Une exception notable est celle du régime fondé par Idriss qui j'ai cité plus haut, l'historien de la tribu Hakkiari, qui ne s'est effondré qu'après la capture par les Turcs de Chérif bey en 1849. Les princes de Bitlis étaient indépendants au cours des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles et ils régnaient sur tout le territoire qui entoure le lac de Van, jusqu'à Erivan et Bayazit. Au XVIII^e siècle, diverses révoltes éclatèrent dans différentes parties du Kurdistan dans le but d'établir des régimes locaux indépendants. En 1806, Abdul Rahman Pacha, de la famille Babân, fameuse à Souleymanié, mena une guerre obstinée contre les Turcs mais il subit une écrasante défaite en 1808 au passage de Penjewin, l'endroit où eurent lieu tant de rencontres sanglantes de l'histoire du Kurdistan méridional. En 1826, Mohamed Pacha, connu sous le nom de « Pacha aveugle » (lui aussi de la famille Babân) fonda un régime puissant et autocratique dont le centre était Rowandouz et qui s'étendait jusque Kirkouk et Erbil et, au Nord, jusque Zakho, Amadiéh et même Mardine. Jusqu'à ce jour, les Kurdes montrent les ruines de ses forteresses dans la région de Rowandouz, Son règne ne dura pas. En 1838, les Turcs l'attirèrent dans un piège et l'exécutèrent. En 1840, la révolte conduite par Bédir-Khan Bey fut réprimée. En 1880-81, le fameux Cheikh Obeid Allah essaya de fonder un état kurde indépendant sous protectorat turc. Au début, le Gouvernement Ottoman favorisa un projet qui faisait équilibre aux projets russes d'un état arménien, mais il reprit bientôt l'autorité entre ses propres mains. En 1891, le sultan renforça la position des Kurdes par la création d'escadrons de cavaliers kurdes connus sous le nom de « Hamdiéh » — d'après le nom du sultan Abdul Hamid. Cette mesure visait la suppression des aspirations arméniennes et elle causa au début quelques troubles qui finirent par le grand massacre des Arméniens en 1894-96, massacre auquel les Kurdes prirent une part active. Après la révolution turque en 1908, les Kurdes restèrent pour la plupart fidèles à l'ancien régime. Ibrahim Pacha Kurdi, de la tribu Kurd Milli, s'empara du pouvoir dans la région d'Ourfa, Diarbékir, Mardine et Nissibine.

Le Cheikh Saïd de Souleymanié et le Cheikh de Barzane commencèrent la révolte au centre et au Sud du Kurdistan. Cheikh Saïd fut assassiné à Mossoul en 1908 et son fils, Cheikh Mahmoud continua la révolte et il continue jusqu'à ce jour. Après la dernière guerre, on projeta pour les Kurdes une certaine forme d'indépendance d'après les stipulations du traité de Sévres qui fut signé le 10 Août 1920. Mais ce

(1) Cette distinction faite par le gouvernement iraquien vise naturellement surtout les tribus bédouines. (N.D.T.)

traité ne fut pas ratifié par suite de la force naissante de la nouvelle république turque. Après la signature de l'armistice avec la Turquie en 1918, le Major Soane, représentant le bureau politique du corps expéditionnaire britannique en Irak, fut envoyé à Souleymanié qu'il connaissait bien depuis ses voyages fameux au Kurdistan Méridional avant la guerre. Il nomma Cheikh Mahmoud gouverneur et il organisa un sorte de gouvernement à caractère d'autonomie locale. Le Cheikh Mahmoud manifesta aussitôt sa reconnaissance en se saisissant de tous les fonctionnaires britanniques à Souleymanié et en les jetant en prison. Ensuite en Mai 1919, il impliqua une défaite à un petit détachement britannique au passage de Benjwin. Quoique condamné à l'exil cette fois là et à plusieurs occasions ultérieures, on lui a permis chaque fois de rentrer dans la région de Souleymanié où il ne cesse de recommencer ses intrigues contre les autorités et où il se livre même à des actes de brigandage (1). Les Kurdes du district de Souleymanié le respectent beaucoup et son autorité est immense par suite de son influence religieuse et de ses promesses passées. Notons que le mot «Cheikh» signifie, au Kurdistan, un Saint homme — très souvent le chef d'une secte de derwiches. Ces hommes jouissent d'une autorité illimitée sur leurs adeptes et ce sont souvent eux, plus que les aghas chefs de tribus, qui se dressent contre l'autorité — car ils se rendent compte du fait que l'autorité gouvernementale diminue leur influence personnelle et leur prestige. Les fameuses révoltes qui éclatèrent au Kurdistan turc depuis 1925 ont leur source dans l'opposition des Cheikhs aux réformes religieuses introduites par le gouvernement républicain car il est évident que ces réformes menaçaient l'autorité des Cheikhs. Kemal Ataturk comprit qu'il ne pourrait mener à bonne fin son plan de modernisation sans supprimer dès le début toutes les sectes de derwiches et c'est ce qu'il fit avec beaucoup de sagacité (2).

En plus des raisons politiques et économiques qui s'opposent à la création d'un Kurdistan indépendant, le caractère même des Kurdes ne permet pas l'établissement d'un tel état, tout au moins dans l'état actuel de leur développement. Non seulement entre tribus mais même entre fractions et sous-fractions de tribus règnent souvent d'après enfants et, entre familles, les vendettas. Les causes de ces conflits remontent aux générations passées alors que leur habitant était isolé du reste du monde par les montagnes et que chaque famille ou fraction de tribu constituait un «monde fermé», chacun dans sa vallée. Tout étranger qui voulait pénétrer chez eux était considéré comme représentant un danger, potentiel sinon actuel, pour leur sécurité. Il était donc bon de le détruire avant qu'il ne puisse nuire. Il n'est donc pas étonnant que les Kurdes n'aient jamais accueilli de bonne grâce l'autorité étrangère (3). Toutes les grandes puissances qui se constituèrent et s'effondrèrent autour d'eux, les conquérants venant de l'Est et ceux venant de l'Ouest essayèrent d'imposer aux Kurdes leur culture; ils n'ont jamais réussi. Les Assyriens, les Grecs, les Romains, les Parthes, les Persans, les Arabes, les Mongoles et les Turcs, tous ont essayé de subjuguier cette race montagnarde et tous ont échoué. Il semble que les Kurdes soient le seul peuple qui ait infligé une défaite aux Mongols, car l'histoire rapporte que Houlagou-Khan envoya une de ses armées contre les Kurdes et que ces derniers écrasèrent 20.000 Mongols devant Erbil.

Malheureusement, il ne règne pas une grande sympathie entre les Kurdes et les peuples qui dominent le pays qu'ils habitent. La haine est surtout grande entre Arabes et Kurdes, peut-être parce que ceux-ci sont Aryens alors que ceux-là sont Sémites (4). Les traits du caractère kurde sont diamétralement opposés à ceux des Arabes.

Le Kurde se tient sur ses montagnes couvertes de neige, et considère de haut en bas l'Arabe qui habite la plaine et qui lui semble un

être inférieur. Quant à l'opinion des Arabes au sujet des Kurdes, elle s'exprime dans le court dicton: «Il y a trois fléaux: le Kurde, le rat et la sauterelle». Il est intéressant de noter un fait paradoxal: les chefs de tribus kurdes qui attachent de l'importance à leurs origines, s'efforcent de les retracer jusqu'à une vieille famille arabe et, si possible, jusqu'à un des premiers disciples du prophète Mohamed.

A mon avis, la transformation des Kurdes en citoyens paisibles et respectueux de la loi s'opérera par le développement des voies de communication et par la pénétration de l'éducation. Les essais tendant à disperser les tribus et à détruire leurs chefs par la force des armes ne fait que renforcer leur opposition au gouvernement central; ces tentatives causent beaucoup de souffrances inutiles et ruinent le pays. Les Kurdes sont un peuple capable, les succès de quelques Kurdes dans l'histoire le prouvent, depuis Cyrus le Grand qui conquiert Babylone au VI^e siècle av. J. CH. (1) et Saladin qui résista aux Croisés, jusqu'aux nombreux Kurdes qui se distinguèrent dans l'Empire Ottoman et au service de l'Etat Iraquien d'aujourd'hui. Les Kurdes sont des commerçants nés, des travailleurs très laborieux et ils sont très économes. Je crois que ces qualités se révéleront davantage, pour le plus grand bien des Kurdes eux-mêmes, par la collaboration avec des peuples plus grands qu'eux, qui remplacera avantageusement le désir de maintenir une précaire indépendance dans leurs montagnes natales. Il semble bien qu'il soit impossible d'empêcher le niveau de la vie et la culture dans le monde entier de tendre vers l'unification et cette tendance est nécessaire à l'avenir de l'humanité et au maintien de la paix. Toutefois, ceux qui ont voyagé, vécu et agi parmi les peuples primitifs assisteront à cette évolution avec quelque mélancolie; ils garderont un sentiment de sympathie et un peu d'admiration pour ces hommes qui ont su, à travers les siècles, conserver leur façon de vivre propre grâce à leur courage physique et moral et à l'obstination de leur attachement à l'indépendance.

Le Maréchal de l'Air Brook Popham ajoute en fin de séance les mots suivants: «Les Kurdes et leurs problèmes constituent un sujet digne d'attention, mais nous ne devons pas oublier que nous ne sommes pas responsables de l'arrangement de ces affaires, et que, dans ce domaine, les intérêts d'autres états s'enchevêtrent».

(1) Cette appréciation de Cheikh Mahmoud ressemble bien à ce que nous disent les communiqués officiels du gouvernement iraquien au sujet de Mulla Moustapha, le chef des révoltes de 1943 et 1945. Mais elle ne concorde nullement avec celle d'autres anglais anglais qui tous, vantent la générosité du caractère du Cheikh Mahmoud comme celle des autres chefs révolutionnaires kurdes. Dans son «Road through Kurdistan» (Londres 1937) A.M. Hamilton écrit (p.206) à propos de Cheikh Mahmoud: «chose remarquable, tout en résistant désespérément, le Cheikh continue à se conduire correctement à notre égard malgré le bombardement de Souleymanié... Le médecin qui se rendit à l'intérieur des lignes ennemies fut reçu par le Cheikh avec sa courtoisie habituelle et conduit auprès des prisonniers. Il constata que les officiers n'avaient que peu souffert de leur captivité; il lui semble donc qu'il ne pouvait exiger leur libération. Malgré tout, le Cheikh finit par leur rendre la liberté». (N.D.T.)

(2) On reconnaît ici l'argument utilisé au début de la «révolte de l'Ararat», par la prodigande turque pour justifier de féroces méthodes de répression. Cet argument a fort peu de portée en raison de la rareté du fanatisme religieux chez les Kurdes. L'ampleur des révoltes était d'ailleurs telle que le gouvernement turc a bientôt dû reconnaître qu'il s'agissait bien d'un mouvement national général, provoqué non pas par ses «réformes» religieuses ou autres, mais par sa politique de «touranisation» dans les régions Kurdes (N.D.T.)

(3) On peut remarquer que c'est la proverbiale solidarité des Kurdes, bien plus que leurs querelles intestines, qui donne au problème kurde toute son ampleur. La gravité des révoltes kurdes qui débordent les frontières politiques a provoqué des accords comme celui de Saadebad qui vise à opposer à la solidarité kurde la coopération entre les gouvernements des états intéressés (N.D.T.).

(4) Ce n'est nullement exact. (W.D.T.)

Le Roi du Kurdistan roman épique kurde

(Suite)

Sous cette fraîcheur, le jeune lion s'endormit.

Kegan se réveilla. Elle se crut dans un conte de fées. Elle était entourée de tout ce qu'une fille peut désirer et de tout ce qui peut rendre heureux un être humain. On eut dit que ce que peuvent créer la main, l'imagination, l'art kurdes, était ramassé autour d'elle pour amuser ses yeux. Entre les fruits, les douceurs, les mets dis-

posés pour son déjeuner, elle remarqua un petit poignard d'or, ciselé et incrusté de pierres précieuses, et à côté, un papier qui portait l'écriture de Richard.

De tous les présents [qui l'entouraient ce fut le seul qui fit battre son cœur. Elle le prit avec émotion. Sous cette tente où la lumière du soleil de midi faisait briller de belles couleurs rouges, vertes et jaunes, elle n'en restait pas moins prisonnière. Elle se rappela

n'avoir point écrit la lettre pour laquelle le roi lui avait donné son consentement. Comment se faisait-il que la missive de Richard se trouvait déjà sous ses yeux? Elle pensa à l'amour profond de Richard qui la possédait. Que malgré ses blessures graves, il ait tout de même trouvé le moyen de lui faire parvenir ce billet, lui montra l'attachement de celui qui rendait possible l'impossible.

Elle commença de lire. Son visage marqua sa surprise. Richard lui parlait de fruits et de tapis de soie qu'il avait reçus. Elle vit bien que ce monarque, si maître de lui-même et si réservé, cachait une finesse extraordinaire sous des aspects trompeurs. Découvrant en lui un

homme de cœur, elle se reprocha de lui avoir menti la veille, en faisant de Richard son père au lieu de lui avouer qu'il était son fiancé. Quel besoin avait-elle de lui cacher la vérité? Elle ne se comprenait pas elle-même.

Au dehors quelqu'un frappa des mains, tandis qu'une voix masculine demandait d'entrer. Kegan en donna l'autorisation.

Deux jeunes adolescents, l'un brun, l'autre blond, n'ayant pas plus de seize ans, entrèrent et saluèrent respectueusement la jeune fille. Elle reconnut en eux des nobles. Le blond lui adressa la parole:

— L'Emir me prie de vous dire qu'il désirerait que vous lui accor-

POÈME KURDE

Le berger

Il est jeune, tout jeune, il est plein d'espoir,
 Son visage est clair comme l'étoile du soir.
 Ses longs cheveux noirs sont amis du vent,
 Il passe les plateaux en riant et rêvant.
 Il sait le mystère, la beauté du silence,
 Il aime les poèmes et adore la danse.
 Il est grand, il est beau, il a l'air farouche,
 Vous fixe et vous parle sans remuer la bouche.
 Ses moutons sont si beaux et son chien si fidèle,
 Il ressemble aux maîtres des grandes citadelles.
 On le voit quelquefois pleurant sur sa flûte,
 Il aime la vie, les risques et les luttes.
 Il admire le rouge, le jaune, le vermill,
 Et, dans les eaux du lac, le coucher du soleil.
 Il est taciturne, se perd à l'horizon :
 Ses pas sont dirigés par l'absence de gazon

Le nomade

Nomade sans place, me consolent les parcours.
 Je promène mon ennui sur les boulevards d'amour.
 Les verres changent, même douceur, même liqueur :
 La joie dans mes lèvres, la meurtrissure au cœur.
 A la fontaine de la vie, dans l'espoir et le doute,
 Les souffrances par jets et les plaisirs par gouttes.
 Elle, toi ou une autre, toujours la même chose.
 Les jardins sont pleins de giroflées, de roses.
 Mais alors pour quoi, pour qui je pleurs ?
 Question sans réponse, raison de la douceur.

Le fakir

A joué longuement, sur la main le désir,
 Dans l'extase de l'âme brulant le plaisir.
 Le serpent le caresse avant son poison,
 Du rythme de sa flûte il sont la poison.
 Dans son âme le feu, entre la main la flamme,
 Comme une jolie femme
 A la puissance
 De la croyance.
 Il passe les pays des passions en riant
 Il contemple le cœur et le désir criant.
 Il se dit le but piétinant l'espoir
 Regarde dans son âme et casse le miroir.
 Il boit une liqueur d'une source mystérieuse,
 Et la volupté de sa blessure riieuse.
 Ses cheveux sont longs, et noirs comme la nuit,
 Son regard est l'astre qui brille et s'enfuit.
 Il dit : pourquoi être sultan, ou vézir ?
 On se sent empereur quand on est sans désir.

diez l'honneur de déjeuner avec lui
 Votre acceptation lui ferait beau-
 coup de plaisir.

La voix du messager avait une
 telle douceur que Kegan éprouva
 du plaisir à l'entendre. Réconfortée
 déjà par les bonnes nouvelles re-
 çues de Richard, touché par cette
 gentillesse de l'Emir, elle accepta
 et demanda aux jeunes hommes de
 prier ce dernier de l'attendre devant
 sa tente où elle le rejoindrait.

Rendue à elle-même, elle prit
 le poignard, un chef d'œuvre de
 cet art kurde si célèbre en Orient,
 et y reconnut le symbole de la li-
 berté que lui rendait le roi.

Elle sortit de sa tente. Sous
 leurs habits d'apparat en poils de
 chèvre blancs plus brillants qu'une
 soie, et galonnés d'or, des cavaliers
 faisant la haie, émerveillèrent ses
 yeux. Un coursier noir attendait
 qu'elle le montât. Elle sauta à che-
 val et se mit en marche entre deux
 files de dix cavaliers.

Ils franchirent deux vagues de
 collines, longèrent une rivière où
 sur des cailloux rouges et blancs
 un gave chantait la chanson sauva-
 ge apprise à son glacier natal. Le
 chemin passait sous des saules qui
 devant leurs pas, criblaient la lu-
 mière. Ils gravirent une troisième
 série de hauteurs d'une terre si
 rouge qu'on l'eut cru une flamme.
 Un plateau se présenta au pied de
 trois montagues aux pentes lentes.
 Sous des couverts puissants, un
 hall (1) au tapis de gazon les reçut.
 La rivière en dessinait le contour
 arrondi et une cascade, issue du
 cœur de la chaîne montagneuse,
 y déversait son allégresse cristalline.

Le roi l'y attendait.

Il la mena à un défilé fleuri qui

(1) Hall appartenant au vocabulaire
 Kurde médiéval et ayant le même sens
 que le mot que nous avons cru emprun-
 ter à l'anglais, nous le maintenons dans
 le texte.

Une révolte kurde est imminente

ECRIT UN JOURNAL FRANÇAIS

Paris, (AFP). — Selon le journal FRANCE SOIR, une révolte
 des Kurdes serait imminente en Iran, en Turquie et en Irak.

«Les Kurdes, écrit-il, sont répartis, comme on le sait, entre la
 Turquie, l'Iran et l'Irak. Ceux qui résident près de la frontière turque,
 accumulent des armes et se préparent ouvertement à la révolte».

Et le journal ajoute que le Gouverneur de la ville de Maragueh,
 à 80 kms. au sud de Tabriz, a été assassiné. C'est la première fois,
 depuis le début du soulèvement de l'Azerbaïdjan le 20 novembre
 qu'un haut fonctionnaire du Gouvernement de Téhéran est assassiné
 par les Azerbaïdjanais.

De son côté, le journal LE MONDE publie une étude de son
 correspondant particulier sur le «réveil du Kurdistan».

L'auteur, après avoir fait un historique documenté sur le mou-
 vement et l'activité des Kurdes depuis la fin de la dernière guerre,
 décrivant notamment les activités de Mulla Mostapha, chef kurde, se
 demandent ce que l'avenir réserve.

«Faisons ressortir que les Kurdes vivant en URSS se sont vu recon-
 naître des droits étendus, Ils formèrent tout d'abord une république
 dans le Nahkitchévan. Plus tard, le territoire kurde fut rattaché à l'Ar-
 ménie soviétique, sans préjudice toutefois à son autonomie culturelle et
 administrative. Erivan est actuellement un des foyers intellectuels kur-
 des parmi les plus importants. Chaque année, de nombreuses publica-
 tions y voient le jour».

L'auteur de l'article pose ensuite la question de savoir si les Rus-
 ses se serviraient des Kurdes dans une double poussée vers la Médi-
 terrannée et le Golfe Persique.

«Le Kurdistan, conclut-il, qui s'appuie sur les contreforts du Cau-
 case et les rives de la Mer Noire, touche en effet à la Méditerranée
 entre Adana et Alexandrette, et au Golfe Persique entre Bouchir et
 Behbdhan. Qui tient la Bohême tient l'Europe, disait Bismarck. Qui
 tient le Kurdistan tient le Moyen-Orient et ses pétroles, pourrait-on dire».

Téhéran (R) La note soviétique déclare :

«Des combats éclateraient et des effusions de sang se produiraient
 dans les provinces nord de l'Iran si de nouvelles troupes iraniennes s'y
 rendaient. Pour ces raisons, le Gouvernement soviétique serait forcé
 d'amener de nouvelles troupes en Iran pour la protection des troupes
 soviétiques. Etant donné que le Gouvernement soviétique n'envoie pas
 de nouvelles troupes en Iran, il ne considère pas sage que de nouvel-
 les troupes iraniennes soient envoyées dans les provinces du Nord.»

La note dément que les rebelles kurdes aient reçu une aide russe
 ou que les Russes aient été en rapport avec Mullah Mustapha qui a
 pénétré en Iran, venant d'Irak.

Téhéran, AFP. — On apprend officiellement que les autorités
 soviétiques ont empêché les renforts iraniens venant du Kurdistan de
 pénétrer en Azerbedjan, aux environs de Maraghe.

aboutissait à un second hall for-
 mé par trois rochers si hauts que
 le regard en les mesurant d'en bas,
 les voyait soulever le ciel. C'était
 une chambre d'amour pour les pa-
 lombes qui y voltigeaient.

V

Les tortures de Richard

* * *

Dans l'après-midi, des cavaliers
 ennemis se présentèrent en parle-
 mentaires devant le campement
 kurde. Au nom des Croisés, ils re-
 demandaient la fin de la trêve et
 la liberté d'action à partir du len-
 demain. Les Kurdes l'accordèrent.

Ils s'inquiétèrent aussitôt de sa-
 voir si leurs adversaires étaient fin
 prêts. Les chefs alertèrent les avant-
 postes et quand le soleil mit de sa
 lèvres rouge un dernier baiser sur
 le cou blanc des montagnes, les
 premiers renseignements arrivèrent

Dans le camp des Croisés, une
 grande agitation régnait. Des forces
 importantes se déplaçaient.

Peu de temps après, rentrèrent
 les éclaireurs qu'on avait dépê-
 chés dans la nuit pour observer
 les gestes de l'ennemi. Mettant à
 profit les blocs de granit, les ravins
 et autres accidents de terrain, ils
 avaient pu se glisser assez près
 des Occidentaux et observer la fa-
 çon dont ceux-ci avaient divisé leurs
 troupes.

(à suivre)

